YAD VASHEM

LE LIEN FRANCOPHONE

Jérusalem, Janvier 2022, no 75

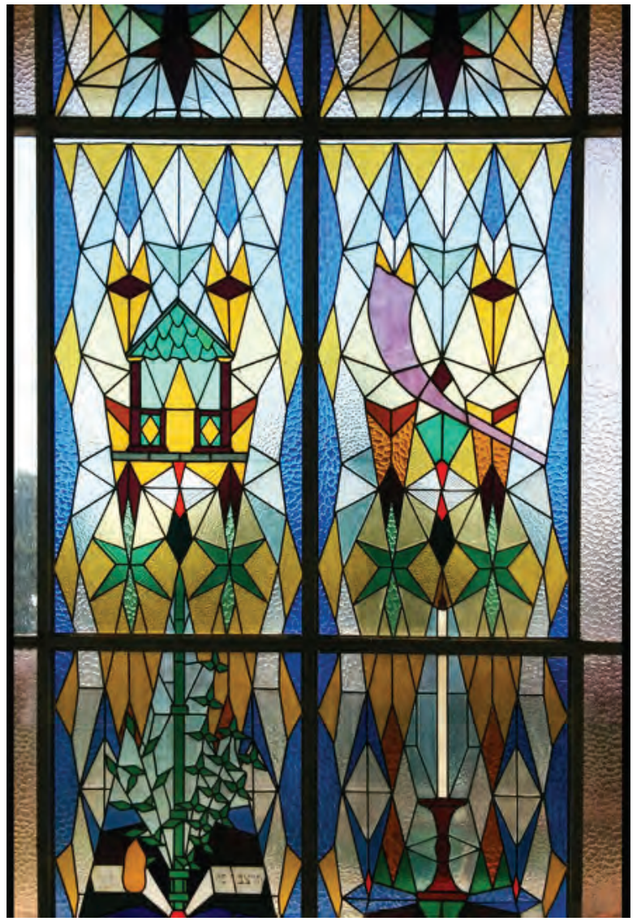
Témoins silencieux de la Shoah

Les vitraux d'Assen retrouvent leur place dans une synagogue – celle de Yad Vashem (p. 2-3)

TEMOINS SILENCIEUX

LES VITRAUX D'ASSEN RETROUVENT LEUR PLACE DANS UNE SYNAGOGUE – CELLE DE YAD VASHEM

Avant la Seconde Guerre mondiale et les atrocités commises contre le peuple juif par l'Allemagne nazie, un ensemble de vitraux colorés ornaient la synagogue d'Assen, aux Pays-Bas. Quatre-vingt ans plus tard, après des années d'errance, ils ont retrouvé leur place dans une Maison de prières juives : la synagogue de Yad Vashem, sur le mont du Souvenir.



Décorées de symboles traditionnels du Nouvel An juif, ces œuvres d'art magnifiquement restaurées ont été créées, il y a près de 90 ans, par l'architecte Abraham van Oosten

Les motifs que l'on aperçoit sur ces vitraux rappellent le monde juif, autrefois prospère, qui vivait en Hollande. Décorées de symboles traditionnels du Nouvel An juif, ces œuvres d'art magnifiquement restaurées ont été créées, il y a près de 90 ans, par l'architecte Abraham van Oosten. Tout en rendant hommage à la communauté juive décimée d'Assen, elles reflètent également le destin tragique de la famille van Oosten.

C'est au début des années 1930 qu'Abraham van Oosten commence à travailler sur les vitraux de sa synagogue locale à Assen, dans le nord-est des Pays-Bas. En 1932, son travail est achevé et ses œuvres installées. Après sa mort, en 1937, sa femme Heintje et leurs trois enfants, Gonda, Leo et Johanna, restent à Assen.

En 1940, les Allemands occupent la Hollande et imposent une législation anti-juive dans tout le pays. Leo van Oosten est arrêté et déporté à Auschwitz, où il sera assassiné. Deux ans plus tard, en octobre 1942, les Juifs d'Assen sont déportés vers le camp de transit hollandais de Westerbork.

La synagogue d'Assen,
dans le nord des Pays-Bas.

Heintje van Oosten et ses enfants, Gonda, Leo et Johanna, devant leur maison d'Assen, avant la guerre.
(Archives de Yad Vashem)

Parmi eux : Heintje et ses deux filles, Gonda et Johanna.

A Werterbork, Gonda rencontre et épouse Asher Gerlich, un pionnier sioniste. En 1944, tous deux sont déportés au camp de Bergen-Belsen, pendant que Heintje et Johanna sont envoyées à la mort à Auschwitz. En dépit des conditions terribles qui règnent à Bergen-Belsen, Gonda et Asher réussissent à survivre. En avril 1945, peu avant la fin de la guerre, les Allemands font embarquer un grand groupe de prisonniers, dont le jeune couple, à bord d'un train pour une destination inconnue. Ce convoi, appelé plus tard le « train fantôme », est intercepté par les troupes soviétiques à Troebitz, en Allemagne. Les détenus sont alors relaxés.

Après la Shoah, Gonda est la seule survivante de sa famille. Elle change son prénom en Tamar et, avec Asher, immigre en Eretz Israël en 1946. Le couple, devenu Ben Gera, rejoint un groupe de jeunes pionniers du Palmah avec lesquels ils fondent le kibboutz Bet Keshet, en Basse Galilée. Ils auront sept enfants.

La plupart des Juifs d'Assen n'ont pas survécu à la Shoah. Quelques-uns reviendront, mais ne pourront rétablir une communauté juive et la synagogue ne reprendra jamais du service.

En 1974, Tamar Ben Gera apprend que l'ancienne synagogue de sa ville natale, vendue depuis à la communauté protestante locale et reconvertie en église, doit être démolie. Elle décide alors de sauver les vitraux dessinés par son père, et de les rapatrier en Israël. Au cours d'une opération logistique compliquée, certains des vitraux sont démontés et envoyés en Israël, où ils sont installés dans la salle à manger rénovée du kibboutz Beit Keshet.

Au fil des ans, le kibboutz perd de son caractère collectiviste et le réfectoire cesse d'être un lieu de rencontre central. En 2016, Ben Gera contacte alors Yad Vashem pour lui confier les vitraux de son père, afin qu'ils soient préservés pour la postérité. Là, ils ont été conservés et restaurés jusqu'à ce qu'en juillet 2021, ils trouvent à nouveau leur place dans un lieu de culte juif : la synagogue de Yad Vashem. Installée sur le site de Yad Vashem, cette dernière constitue un espace unique où les visiteurs peuvent se rassembler dans une prière silencieuse ou collective, tout en contemplant les magnifiques objets Judaïca sauvés des pays européens et préservés par les laboratoires de conservation de Yad Vashem. Désormais, disposés majestueusement autour de l'arche centrale, les vitraux d'Abraham van Oosten témoignent du destin d'une famille – et d'une communauté – détruites par l'Allemagne nazie.

Plaques "d'achoppement" posées devant la maison de la famille van Oosten en souvenir de ses habitants juifs assassinés pendant la Shoah

TONY-NETANEL GRYN, UN RÉSISTANT JUIF FRANÇAIS

Tony Gryn voit le jour en 1921 à Lublin, en Pologne. En 1933, il part pour Paris avec sa mère et sa sœur cadette où son père Isaac s'est installé deux ans auparavant - la crise financière de la fin des années 1920 ayant affecté sa capacité à gagner sa vie dans le commerce du coton. En 1939, Tony entame des études de médecine à l'Université de Paris et réussit à terminer sa première année.

En mai 1940, les Allemands envahissent la France. En août, Tony est arrêté par la Gestapo pour propagande anti-allemande et incarcéré à la prison de Fresnes. Libéré un an plus tard, en août 1941, il travaille alors comme enseignant dans un centre communautaire juif parisien. En février 1942, il s'installe sur le territoire de "Vichy", le régime français du sud de la France qui collabore avec l'Allemagne nazie.

En juillet 1942, survient le Vel d'Hiv : Paris connaît la plus grande rafle de Juifs de France. En une semaine, des policiers français arrêtent quelque 13 000 Juifs qui sont alors internés au Vélodrome d'hiver (Vel d'Hiv), dans des conditions désastreuses de surpeuplement, sans eau, nourriture ou installations sanitaires. Les détenus sont ensuite transférés dans des camps d'internement français, à Pithiviers et Beaune-la-Rolande, puis rapatriés au camp de transit de Drancy, d'où la plupart d'entre eux seront déportés à Auschwitz et assassinés. Parmi eux : la mère de Tony, Rivka Gryn, envoyée à la mort à Auschwitz le 27 juillet 1942.

Le père et la sœur cadette de Tony réussissent à fuir Paris. Aidés par Tony, ils rallient Lyon. En octobre 1942, le père, Isaac, est arrêté en possession de faux papiers et envoyé au camp de Rivesaltes. Tony parvient à l'en faire sortir clandestinement au bout de deux mois pour le conduire dans une banlieue de Grenoble. Sa sœur vit alors à Lyon sous le nom d'emprunt d'Alice Potard.

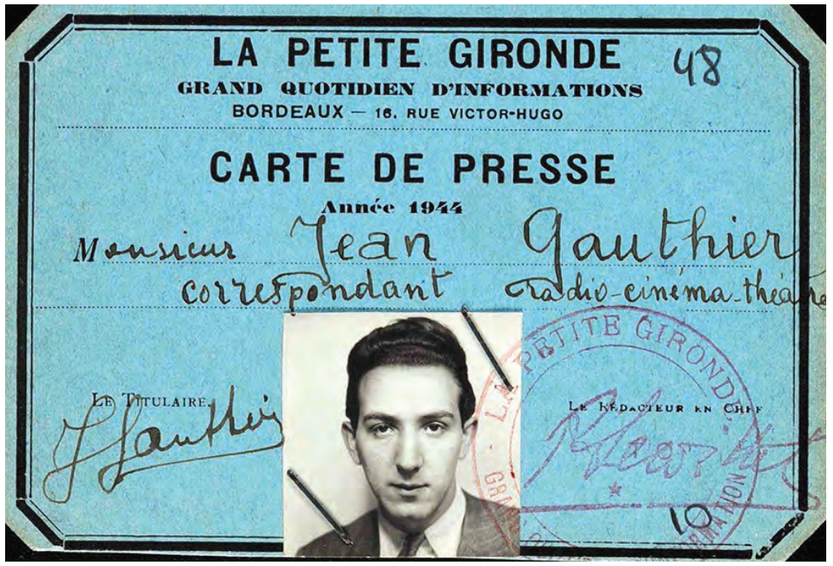
D'abord à Grenoble, puis à Paris

Tony rejoint à Grenoble le réseau de résistance juif MJS (Mouvement de la jeunesse sioniste). Il est approché par Shimon Levitt, leader de la jeunesse sioniste de la région, pour sauver des enfants juifs en les faisant passer en Suisse. A l'été 1943, Tony est à la tête d'un réseau de jeunes sionistes qui fait sortir clandestinement des centaines d'enfants et de familles juives venues du Sud et de l'Est de la France. Cette activité de sauvetage clandestin se poursuit jusqu'en octobre 1943. Tony est assisté par Rolande Birgy, elle aussi résistante, qui sera reconnue Juste parmi les Nations en 1983.

OFFICE NATIONAL DES MUTILÉS, COMBATTANTS, VICTIMES DE LA GUERRE ET PUPILLES DE LA NATION.
CARTE D'INVALIDITÉ
N° 3132
OFFICE DÉPARTEMENTAL Isère
La présente carte est valable
du 6 novem 1943 au 6 novemb 1945
POURCENTAGE D'INVALIDITÉ : 25 % à 45 %
Réduction de tarif : 50 %
Nom, prénoms Michault Victor
Adresse Susville (Isère)
Profession : étudiant
Date et lieu de naissance : 16 juin 1918 à Tunis (Tunisie)
A GRENOBLE, le 5 NOV 1943
Le Président de l'Office départemental des mutilés, combattants, victimes de la guerre et pupilles de la nation,
Le Titulaire,

Faux papiers d'identité utilisés par Tony Gryn au nom de Victor Michault, étudiant né en Tunisie en 1918 et résidant à Susville. (Archives de Yad Vashem)

Membres du Mouvement de la jeunesse sioniste (MJS) à Grenoble pendant la guerre (Archives de Yad Vashem)


LA PETITE GIRONDE
GRAND QUOTIDIEN D'INFORMATIONS
BORDEAUX — 16, RUE VICTOR-HUGO
48
CARTE DE PRESSE
Année 1944
Monsieur Jean Gauthier
correspondant radio-cinéma-théâtre
Le Titulaire, J. Gauthier
Le Rédacteur en Chef
LA PETITE GIRONDE

Fausse carte de presse utilisée par Tony Gryn au nom de Jean Gauthier, correspondant de "La Petite Gironde" à Bordeaux. (Archives de Yad Vashem)

Début novembre 1943, Shimon Levitt envoie Tony à Paris pour mettre en place, là encore, une unité de sauvetage. Tony commence par recruter des membres du MJS et du scoutisme juif français, déjà actifs dans la Résistance. Il crée un atelier de falsification de documents qui seront distribués, grâce à son réseau, à des Juifs cachés à Paris et dans le nord de la France. Il forme des agents qui apprennent à se procurer les formulaires et les tampons nécessaires, en courant de grands risques personnels.

L'atelier est installé dans une maison sécurisée à Paris. Là, des centaines de tampons sont reproduits et différents documents confectionnés selon les noms et les pièces d'identité obtenus auprès des bureaux municipaux. Les documents sont ensuite remis aux Juifs et résistants français.

Ces faux papiers vont également faciliter les activités de sauvetage du réseau. Ils comprennent des pièces d'identité, actes de naissance, tickets de rationnement pour la nourriture, les vêtements ou le tabac, certificats de démobilisation de l'armée française, cartes d'anciens combattants ou d'invalides de guerre, exemptions de travail forcé, certificats de mariage et de décès.

A la fin de la guerre, des milliers de faux documents ont ainsi été produits dans l'atelier de Tony. En janvier 1944, avec Lucien Rubel, son assistant, ils mettent sur pied une unité de combat urbain à Paris (Le Corps franc). Le groupe est affilié au mouvement résistant l'"Armée Juive" (AJ), et prend part aux batailles pour la Libération de Paris dans les rangs des FFI (Forces Françaises de l'Intérieur), organisation de résistance française créée vers la fin de la guerre.

En 1957, Tony immigre en Israël. En 1987, il reçoit la "Légion d'Honneur" des mains du président de la République française pour ses faits de résistance pendant la Seconde Guerre mondiale. Il décèdera en Israël deux ans plus tard.

En 2006, sa sœur, Alice Gliklich, remplira à Yad Vashem une Feuille de témoignage (DAF-Ed) en mémoire de sa mère, Rivka Gryn. En 2009, l'épouse de Tony, Lotte Gryn, fera don de dizaines de documents et de certificats produits dans l'atelier clandestin de Paris, entre les années 1943 et 1945, dont certains sont présentés ici.

COMPIÈGNE : UN CAMP DE RÉSISTANTS ET DE JUIFS

Le camp de Royallieu (DR)

En octobre 1942, Valéra Schwartz (François durant l'Occupation), a tout juste 20 ans. Arrêté à Rennes où il a tenté de s'évader de prison, ce Juif né en France de mère russe et de père bulgare est alors interné au camp de Royallieu (Compiègne), dans lequel il va rester jusqu'au début février 1943. Au "camp juif", il cherche à s'enfuir avec ses camarades Aron (Armand) Ryse, originaire de Saint-Brieuc et Samuel (Sam) Cytermann, un Alsacien. Le projet échoue, mais le trio est constitué et quelques outils, vrille à bois et lames de couteaux, rassemblés.

Le 9 février 1943, 52 internés juifs - 12 étrangers et 39 Français - sont transférés au camp de Drancy. Ils y restent deux jours et complètent le convoi 47 qui part de la gare du Bourget le 11 février. Parmi eux, les "trois de Compiègne" réussissent à découper des planches du wagon plombé et à sauter du train tout près de la gare de Lérouville dans la Meuse. Ils feront partie des 10 survivants du convoi 47 vers Auschwitz, qui comptait 998 âmes, dont 182 enfants.

Deuxième camp français après Drancy

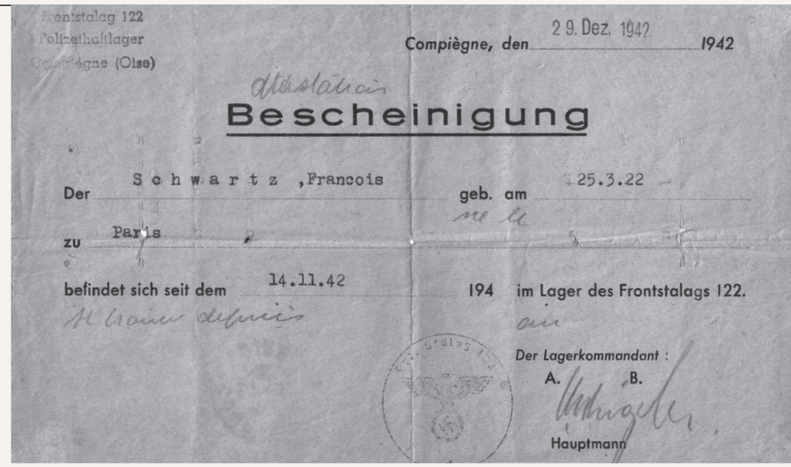
Situé à la lisière de la ville de Compiègne dans l'Oise, au nord de Paris, Royallieu est composé de casernes édifiées avant la guerre de 1914. En juin 1940, les Allemands l'utilisent pour interner des prisonniers de guerre français et britanniques : le Frontstalag 122. Puis à partir d'août 1941, le camp, sous autorité militaire allemande, accueille des prisonniers politiques déportés par dizaines de milliers vers Dachau, Buchenwald, Mauthausen, Ravensbrück ou Oranienbourg-Sachsenhausen.

Deuxième plus grand camp d'internement français après Drancy, Royallieu est avant tout destiné aux ennemis du Reich, résistants et ressortissants de pays belligérants. D'abord des Soviétiques, puis d'autres nationalités suivront dont de nombreux Américains, placés dans le camp B, pendant que les résistants et opposants politiques composent le camp A. On estime à plus de 50 000 le nombre de détenus dans le camp de Royallieu pendant l'Occupation.

Le camp C, lui, est réservé aux Juifs. Les premiers arrivent en décembre 1941 après la rafle dite "des notables", opérée en représailles à des actes de sabotage et des attentats contre des soldats allemands : 743 Juifs, pour la plupart intellectuels, juristes, scientifiques, hommes politiques, médecins, artistes ou commerçants aisés, presque tous de nationalité française et pour une cinquantaine d'entre eux décorés de la Légion d'honneur, sont arrêtés le 12 décembre, rassemblés à l'Ecole militaire à Paris avant d'être transférés à Compiègne. Rejoints par 300 Juifs étrangers venus de Drancy, ils couchent sur de la paille dans des salles sans chauffage, n'ont pratiquement rien à manger, mais organisent des cycles de conférence sur la littérature, le théâtre, la science, même si les livres sont interdits.

Le 27 mars 1942, 1 112 Juifs sont déportés à Auschwitz par le premier convoi de France, parti de Drancy et faisant halte à Compiègne. Seuls 23 survivront.

Entrée du camp de Compiègne (Yad Vashem)



Frontstalag 122
Polizeihaftlager
Compiègne (Oise)

Compiègne, den 29. Dez. 1942

Attestation
Bescheinigung

Der Schwartz, Francois geb. am 25.3.22
zu Paris
befindet sich seit dem 14.11.42 194 im Lager des Frontstalags 122.

Der Lagerkommandant :
A. B.
Hauptmann

Déportation des Juifs de Marseille à destination de Compiègne (Yad Vashem)

Isolés des autres prisonniers

D'autres Juifs transitent par ce camp, notamment ceux arrêtés après la rafle de Marseille en janvier 1943. La plupart seront envoyés à Drancy pour y être déportés vers les camps d'extermination.

Le "camp juif" de Compiègne a fonctionné tout le long des années 1942 et 1943. Ses occupants sont isolés des autres prisonniers par des barbelés, rendant toute tentative d'évasion difficile. Ils souffrent du froid et de la faim, et au contraire des détenus des camps A et B, n'ont droit ni aux colis, aux lettres et encore moins aux soins de la Croix-Rouge.

Régulièrement, le camp est vidé de ses internés juifs, pour compléter les trains de déportation. Au total, 3 500 Juifs sont passés par le camp de Royallieu.

Le Mémorial de l'internement et de la déportation de Royallieu-Compiègne a été inauguré en 2008 sur le site de l'ancien camp. Trois bâtiments conservés sont devenus des lieux d'exposition. En 2020, le Mur des noms, érigé à l'entrée, s'est étoffé de 4 700 noms supplémentaires, grâce aux recherches des historiens et aux témoignages des descendants des internés. Parmi eux : celui de François Schwartz et de nombreux autres Juifs envoyés en déportation.

Vue aérienne de Royallieu (DR)

Compiègne représenté par un des détenus (DR)

25 JUSTES DE FRANCE RECONNUS EN 2021

Remise de médaille à Marcel Hoffmann au Palais du Sénat.

Au 1er janvier 2021, Yad Vashem avait reconnu près de 28 000 Justes parmi les Nations (27 921 exactement) originaires de 51 pays, dont 4 150 de France. Le Comité Français pour Yad Vashem s'emploie à faire connaitre les parcours des Juifs persécutés et leurs destins croisés avec ceux qui ont risqué leur vie pour les sauver, et ainsi honorer leur mémoire.

Des cérémonies d'une forte valeur symbolique sont organisées par les délégués du Comité en partenariat avec l'ambassade d'Israël en France, le plus souvent au sein des collectivités territoriales, en coopération avec les élus locaux. Dans la mesure où il s'agit de la plus haute distinction civile de l'Etat d'Israël, les médailles et diplômes sont remis aux Justes ou à leurs ayants droit par des diplomates israéliens en France, en présence de personnalités locales, régionales et nationales. Un moment chargé d'émotion aussi bien pour les personnes sauvées et leur famille, que pour les Justes, leurs descendants et l'ensemble des participants.

L'implication des communes dans ces cérémonies reflète leur volonté d'affirmer et de défendre les valeurs portées par les Justes parmi les Nations et de refuser l'égoïsme, l'intolérance et le rejet de l'autre. Pour intensifier l'écho médiatique de ces remises de médailles, le Comité Français, avec les élus locaux, s'attache à diffuser le plus largement possible ces histoires exceptionnelles et leurs messages d'humanité et de courage et propose aux communes désireuses de créer des lieux porteurs de mémoire pérennes de prendre le relais.

En 2021 : 25 Justes parmi les Nations ont été honorés en France, au cours de 14 cérémonies.

« Il y a des étoiles dont l'éclat est visible sur Terre bien qu'elles soient éteintes depuis longtemps. Il y a des gens dont l'éclat continue d'éclairer le monde même s'ils ne sont plus parmi les vivants. Ces lumières sont particulièrement lumineuses lorsque la nuit est sombre. Ils éclairent le chemin pour l'humanité. »
Hannah Szenes, grande résistante

Remise de médaille à Simone Prat, fille du gendarme Hubert Landes.

Catherine et Roland Korenbaum - 1 cérémonie
Le 28 novembre : **mairie La Ferté-Bernard** (72400, Sarthe)

Gérard Benguigui - 3 cérémonies
Le 10 juin : **mairie de Sagnat** (23800, Creuse)
Le 15 octobre : **mairie de Saint Clément** (19700, Corrèze)
Le 9 novembre : **mairie de Saint-Jeures** (43200, Haute-Loire)

Joseph Banon - 3 cérémonies
Le 5 août : Dullin (73610, Savoie))
Le 10 octobre : **mairie de Moye** (74150, Haute-Savoie)
Le 24 octobre : **Mairie des Abrets** (38490, Isère)

Michel Alitenssi - 1 cérémonie
Le 14 juillet : **mairie de Tourliac** (47210, Lot-et-Garonne)

Francine Théodore-Lévêque - 1 cérémonie
Le 30 septembre : **mairie de Vabre** (81330, Tarn)

François Guguenheim - 1 cérémonie
Le 3 octobre : **maire de Coteaux-sur-Loire** (37130, Indre-et-Loire)

Arielle Krief - 3 cérémonies
Le 2 septembre : **mairie de Belleroche** (42670, Loire)
Le 17 octobre : **mairie de Lacenas** (69640, Rhône)
Le 5 décembre : **mairie de Saint-Etienne** (42000, Loire)

Viviane Lumbroso - 1 cérémonie
Le 26 novembre : **Sénat** (75006, Paris)

TÉMOIGNAGES

Jacques Stulzaft, 89 ans aujourd'hui, est l'un de ceux sauvés par Marcel Hoffmann, honoré au Sénat. Voici les premières phrases de son discours : « Si je peux être là aujourd'hui, c'est grâce à cet homme courageux… » Sa première rencontre avec Marcel Hoffmann est intacte, « gravée à jamais » dans ses souvenirs.

Autre témoignage, celui d'Yvette Goldberger-Joselzon, dont les parents ont été sauvés par le gendarme Hubert Landes, à Vabre : « Nous avons grandi, mes frères et moi, baignés dans cette histoire que nos parents nous ont souvent racontée, qui contrebalançait les horreurs que la famille de mon père avait subies par ailleurs et dont il ne parvenait à parler. Il était au contraire intarissable et émerveillé lorsqu'il évoquait le courage et la générosité des habitants de ce village français, qui ne songeaient qu'à venir en aide, en dehors de toute notion d'origine, de religion ou d'intérêt, à une famille d'immigrés en détresse et menacée, qui parlait leur langue avec quelques fautes et un accent étranger. J'ai la chance d'être là aujourd'hui pour exprimer la reconnaissance, le respect et l'admiration que ma famille vouait à Hubert Landes ».

Sondage sur l'enseignement de la Shoah

Le Comité Français pour Yad Vashem a initié en novembre 2021 un sondage* auprès des Français de plus de 18 ans, réalisé gracieusement par l'institut de sondages Opinionway afin de connaître leur perception sur l'enseignement de la Shoah en France.

A la première question posée, 85% des personnes interrogées s'accordent pour penser que l'enseignement de la Shoah est important. S'agissant de la qualité de l'enseignement, 80% des personnes estiment qu'il permet de bien comprendre ce qu'il s'est passé. Les Français sont en revanche un peu moins nombreux (59%) à penser qu'il occupe une place suffisante dans l'enseignement.

Ce souhait exprimé par les personnes sondées d'accorder une place de premier plan à l'histoire de la Shoah dans l'enseignement, a de longue date été anticipé par Yad Vashem et le Comité Français. En effet, deux séminaires de formation sont organisés chaque année à Jérusalem sur ce thème, à destination des enseignants du primaire et du secondaire, avec l'École Internationale pour l'Enseignement de la Shoah de Yad Vashem.

Depuis 2017, 6 séminaires ont été organisés permettant la formation de 169 enseignants originaires de 17 Académies. Le fort taux de satisfaction exprimé par les participants et les nombreux projets pédagogiques qui s'ensuivirent nous incitent à poursuivre cette action dans le temps.

*Les résultats détaillés de ce sondage sont publiés sur le site du comité.

DEUX ECCLÉSIASTIQUES ET UN DIPLOMATE FRANÇAIS RECONNUS JUSTES PARMI LES NATIONS

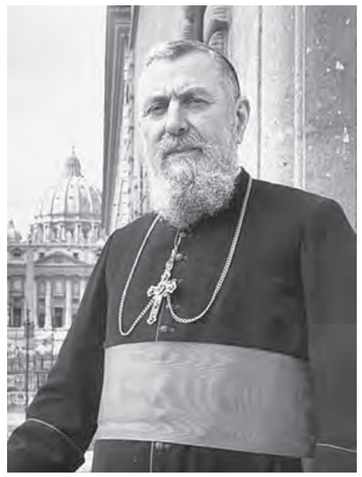
Yad Vashem vient de rendre hommage à titre posthume à deux membres du clergé, le cardinal Eugène Tisserant et le recteur Monseigneur André Bouquin, ainsi qu'au diplomate François De Vial.

Le cardinal Eugène Tisserant a commencé son allégeance avec le peuple juif à la veille de la Seconde Guerre mondiale. En 1939, suite aux lois raciales promulguées en Italie, Guido Mendes est licencié de son poste de directeur d'un hôpital juif à Rome. Le cardinal Tisserant lui décerne alors une médaille d'honneur de la Congrégation des Églises orientales, au mépris manifeste du gouvernement, puis fournit des visas d'immigration à sa famille.

Il correspond également avec le cardinal Maglione, secrétaire d'État du Vatican, pour tenter d'obtenir un visa pour le Brésil au rabbin Nathan Cassuto. Il aide Giorgio Levi Della Vida – qui deviendra ensuite professeur à l'Université de Pennsylvanie - et le professeur Aron Friedman à s'installer aux Etats-Unis. En 1939, Eugène Tisserant exprimera au docteur Jacob Hess sa solidarité contre la "persécution injuste" des Juifs.

Dans les années 1930, Cesare Verona est un représentant de machines à écrire Remington du nord de l'Italie. Il rencontre le cardinal lors d'un voyage d'affaires aux États-Unis. Verona est marié à Eugénie Crémieux. Le couple a quatre enfants : trois fils Giorgio, Rino et Luciano ; leur fille Elena est mariée et mère d'une fille, Véra. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Cesare Verona sollicite l'aide du cardinal qui accepte de le cacher dans sa résidence privée avec une autre famille juive du nom de Letzt. Dans une lettre d'après-guerre, il remerciera le cardinal pour son aide "venue du ciel". Selon le témoignage de Véra, sa grand-mère Eugénie aurait été cachée dans un monastère du Vatican grâce au cardinal Tisserant.

Le cardinal Tisserant va également secourir Miron Lerner. Né en 1927 à Paris, de parents juifs originaires d'Odessa, Miron et sa sœur aînée Rivka se retrouvent orphelins en 1937. En 1941, Rivka tente de faire passer son frère de son orphelinat parisien pour celui de Moissac, en zone libre. Mais en chemin, ils rencontrent d'autres réfugiés juifs, en partance pour l'Italie. Finalement, les Lerner se rendent à Rome, où Miron se cache. Découvert, il s'échappe de Rome pour trouver refuge au monastère des Capucins, en Sicile. Eugène Tisserant est informé du sort de l'adolescent et le rencontre. Apprenant qu'il est juif, il lui répond : "Cela n'a pas d'importance. Que puis-je faire pour vous ?" Miron est alors confié à François De Vial, secrétaire du représentant français au Vatican, qui le cache quelques jours dans sa maison. Puis, le cardinal Tisserant récupère l'adolescent et le transporte dans sa voiture, couché



Le cardinal Tisserant en 1958

au sol, pour le conduire dans un petit monastère du Vatican. Un mois plus tard, début 1944, le cardinal et Miron Lerner se rendent dans un couvent près de l'église Saint-Louis-des-Français, dirigé par Monseigneur André Bouquin. Lerner y restera - très probablement caché dans une auberge pour pèlerins attenante à l'église - jusqu'après la libération de Rome, à l'été 1944.

Après la libération, Miron Lerner reste à Rome pendant un certain temps, avant de revenir à Paris, où il retrouve Rivka. En 1998, il écrit sur les actes héroïques du cardinal Eugène Tisserant, qui lui a sauvé la vie et celles de nombreux Juifs pendant la Shoah.

HÉLÈNE BERR : L'HISTOIRE DU JOURNAL D'UNE JEUNE DÉPORTÉE

Hélène Berr

En octobre dernier, Yad Vashem invitait Mariette Job, la nièce et l'éditrice du Journal d'Hélène Berr et Karine Baranès-Bénichou, fondatrice de l'association Femmes artistes et mémoire juive, à prendre la parole autour de l'ouvrage *Se Souvenir d'Hélène* Berr, qu'elles ont publié en 2021 à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance aux éditions Fayard.

Le 7 avril 1942, à 21 ans, Hélène Berr, entamait la rédaction d'un journal intime. Jeune Juive parisienne brillante étudiante à la Sorbonne, elle ne sait pas qu'il ne lui reste que deux ans à vivre. Le récit de sa vie sera brusquement interrompu à Drancy, en 1944, peu avant que la folie nazie ne la déporte vers la mort. Publié en 2008, son manuscrit donnera lieu à un témoignage bouleversant qui s'écoule à plus de 100 000 exemplaires en quelques mois et sera traduit en 27 langues.

Hélène Berr y retrace le triomphe du mal sur le bien, de la barbarie sur l'humanité, raconte cette étoile jaune qu'elle doit bientôt porter, mais aussi, avec stupeur, son entourage déporté, ce Paris sinistre et sombre. Elle s'interroge, se demande si ses parents et elles n'ont pas été « fous et aveugles de rester ». Arrêtés le 8 mars 1944, ils seront déportés le 27 mars, jour de ses 23 ans. Tous mourront en déportation ; Hélène, à Bergen-Belsen en avril 1945, quelques jours avant la libération du camp. Atteinte du typhus, elle ne peut se lever pour l'appel et sera battue à mort par une gardienne.

A la fin de la guerre, le manuscrit sera remis à son dédicataire Jean Morawiecki, le fiancé d'Hélène, qui le confie à Mariette Job en 1994 : « Il échappera ainsi au risque de disparaître avec moi », écrira-t-il.

Au service des autres

Hélène Berr portait en elle des valeurs très fortes, transmises par ses parents, explique Karine Baranès-Benichou. La famille vit un judaïsme assumé, dans le respect d'une tradition assez lointaine. Férus de langues étrangères et de voyages à l'étranger, les Berr sont philanthropes et patriotes avant la guerre, ils le seront plus encore pendant, en dépit des risques à encourir.

Karine Baranès Benichou décline la solidarité naturelle entre les six membres de la famille. Leur domicile est un lieu de passage, d'échange d'informations et de prises de décisions au bénéfice des autres. Dans son Journal, Hélène Berr raconte ses visites régulières aux familles éprouvées, malgré le danger de se déplacer avec l'étoile jaune, et son action comme assistante sociale bénévole au sein de l'UGIF (Union Générale des Israélites de France). Elle restera aussi très liée, jusqu'aux derniers jours avant son arrestation, avec les enfants, ses « protégés », de l'orphelinat de Neuilly.

Aujourd'hui, 80 ans après les faits, que reste-t-il d'Hélène Berr ? La question a été posée à quinze interlocuteurs de tous âges et de toutes origines, dont les témoignages ont été compilés dans le livre, *Se Souvenir d'Hélène Berr*.

Ce qui frappe, note Mariette Job, c'est l'expression d'une proximité parfois presque familiale par des personnalités aussi différentes que le grand rabbin de France Haïm Korsia, le neuropsychiatre Boris Cyrulnik qui évoque « sa grande sœur », le journaliste Ivan Levaï, l'historien Vincent Duclert ou encore la comédienne Isabelle Carré, pour qui « Sa compagnie, j'allais dire son amitié, ne m'a dès lors plus quittée ».

Mariette Job a également souhaité associer à ces contributeurs Simone Veil, qui avait fait part de son souhait, à sa disparition, d'emmener le Journal d'Hélène avec elle. Ses dernières pensées, avait-elle alors confié, seront pour ses camarades de camp et Hélène Berr, son alter ego.

LE PRIX 2021 DE YAD VASHEM MET L'ACCENT SUR LA SHOAH À THESSALONIQUE

Pour son Prix international du livre pour la recherche sur la Shoah 2021, Yad Vashem a récompensé deux ouvrages, dont celui de Léon Saltiel, représentant à l'ONU et à l'UNESCO et coordinateur de la lutte contre l'antisémitisme pour le Congrès juif mondial, qui traite de la Shoah à Thessalonique. « Au départ, il s'agissait d'un projet de recherche personnel sur ma communauté d'origine », a expliqué l'auteur - une bourse de Yad Vashem obtenue en 2012 lui avait permis de passer deux semaines sur le campus et d'avoir accès aux infinies ressources de l'institution. Puis, au terme d'années de recherches et de consultations de fonds d'archives d'une dizaine de pays, Léon Saltiel, docteur en histoire, a publié en 2020 son livre *The Holocaust in Thessaloniki: Reactions to the Anti-Jewish Persecution, 1942-1943,* (la Shoah à Thessalonique : réactions à une persécution antijuive, 1942-1943), aujourd'hui récompensé par Yad Vashem.

Avant la guerre, Salonique est l'une des seules villes d'Europe à majorité juive. Au début du 20è siècle, plus de 50 % de ses habitants sont juifs et contribuent au développement public, économique et culturel de la ville. Surnommée la « Jérusalem des Balkans » ou la « mère d'Israël », Salonique fonctionne selon le calendrier juif, avec notamment ses commerces fermés le samedi. Mais sa communauté florissante connaîtra une fin brutale en 1943,

Léon Saltiel
(DR)

avec la déportation de plus de 90 % de sa population. Pour autant, « la Shoah en Grèce n'est pas encore bien intégrée dans la mémoire collective », note Léon Saltiel.

Ce Prix Yad Vashem 2021 devrait contribuer à mieux faire connaître la Shoah en Grèce, espère celui qui se dit très honoré de cette récompense et de cet événement « qu'il n'oubliera jamais ».

Le Prix international du livre pour la recherche sur la Shoah est remis chaque année par le mémorial de Yad Vashem.

SHOAH EN TUNISIE : COMMÉMORATION

En décembre dernier, se tenait à Yad Vashem la cérémonie annuelle de commémoration de la Rafle des Juifs de Tunisie du 9 décembre 1942.

En novembre 1942, l'invasion nazie de la Tunisie avait conduit à l'internement et l'enrôlement forcé de milliers d'hommes juifs tunisiens.

Commémoration de la Rafle de Tunis dans la synagogue de Yad Vashem.

Les Alliés se lancent alors dans une campagne de bombardements sur les lieux d'importance stratégique tunisiens, ce qui pousse les Allemands à envoyer les Juifs de 17 à 50 ans dans des camps de travail pour les contraindre à l'effort de guerre. La majorité provient de milieux modestes. Des centaines de Juifs tunisiens seront tués aux travaux forcés.

Chaque année, la communauté tunisienne en Israël et dans le monde organise des rassemblements commémoratifs à l'approche de cette date.

A Yad Vashem, aux côtés de l'organisateur Claude Sitbon, le député franco-israélien Yomtob Kalfon a fait part de son émotion à l'évocation de l'histoire de sa famille : « Mon père est né en 1938 et il avait quatre ans au début de l'occupation nazie de Tunis », a-t-il confié, « même s'il était un petit enfant, cette période difficile est restée gravée dans sa mémoire ». Son père lui a raconté cette période où il devait dormir habillé pour descendre rapidement aux abris en cas de bombardements ; la peur que les SS viennent arrêter son frère de 16 ans pour l'envoyer dans un camp de travail ; l'inquiétude de la communauté. « Les maudits nazis ne faisaient pas de distinction entre les Juifs européens et les Juifs nord-africains ou de partout ailleurs dans le monde. Ils ne faisaient pas de distinction entre Ashkénazes et Sépharades. Ils voulaient exterminer tous les Juifs », a-t-il déclaré.

DES OBJETS DE YAD VASHEM À LONDRES

Quatre objets des collections de Yad Vashem ont été gracieusement prêtés au Musée Impérial de la Guerre de Londres pour une nouvelle exposition intitulée *"La Seconde Guerre mondiale et la Shoah"*.

Yad Vashem compte quelque 42 900 artefacts et objets personnels de l'époque de la Shoah, témoins éternels des atrocités nazies. "Il est important que les visiteurs du monde entier aient la possibilité d'avoir accès aux récits personnels des victimes de la Shoah. C'est pourquoi Yad Vashem coopère avec des musées et des institutions du monde entier en proposant des prêts de certaines de ses ressources. Une démarche essentielle alors que la génération des survivants diminue et où la distorsion de la Shoah et l'antisémitisme s'intensifient", a ainsi déclaré la directrice des musées de Yad Vashem, Vivian Uria.

Parmi les objets prêtés au Musée Impérial de la guerre, deux appartenaient à des enfants, dont une robe rouge, portée par Sidika, déportée et assassinée au ghetto de Berchad en Transnistrie. Egalement prêtés par Yad Vashem : un pendentif et deux photographies. Le pendentif est l'un des nombreux artefacts découverts à l'emplacement de la fosse d'extermination à la périphérie de Netichyn, petite ville d'Ukraine.

La robe rouge de Sidika (Collection des objets de Yad Vashem)

SARA MARYSIA FEUEURSTEIN ET LAURA RUSK :

DEUX AMIES ET SOUTIENS INDÉFECTIBLES DE YAD VASHEM

Une vie d'amour et de dévouement, tels sont les mots qui désignent le mieux Sara Marysia Feuerstein. Cette rescapée de l'horreur a consacré son existence, aux côtés de son défunt époux David, rescapé d'Auschwitz, à l'enseignement et la commémoration de la Shoah.

Née le 18 janvier 1918 à Zamość, Sara est issue d'une des rares familles juives aisées de Pologne de l'époque. Quand la guerre éclate, grâce aux relations qu'il entretient avec l'aristocratie, son père réussit à placer indépendamment chacun de ses enfants. Sara est envoyée dans une famille pour aider une dame âgée. Mais son séjour est écourté : à la vue d'un SS attablé chez ses hôtes, en train de boire le thé, elle décide de s'échapper en sautant par la fenêtre. Seule, sans papier, elle erre dans les rues. Grâce à un sixième sens très développé, grande, blonde, parlant un polonais parfait, elle réussit à se faire passer pour une Aryenne, déjouant les rafles et les Allemands. Une époque difficile et douloureuse, qu'elle traversera indemne, et dont elle aura toujours une anecdote à raconter.

A la fin de la guerre, elle se retrouve en Norvège. Avec un rêve en tête : s'installer en Palestine pour y devenir infirmière. Après la Shoah, elle a la chance de retrouver ses parents et ses frères : une des seules familles polonaises à pouvoir se reconstituer dans sa totalité. Elle rencontre alors David Feuerstein qu'elle épouse, donnant lieu au premier grand mariage religieux orthodoxe célébré en Pologne après-guerre.

Le jeune couple immigre en Amérique du sud. D'abord en Argentine, puis à Santiago, au Chili, où ils fondent leur famille. Au cours de leurs 70 années de vie commune, Sara et David Feuerstein – qui deviendra un homme d'affaires prospère, reconnu et apprécié de tous pour ses qualités humaines – ont tenu à transmettre à leurs deux filles, Elena (Puppi) Gaon et Susy Horn, la mémoire de la Shoah.

C'est avec une peine infinie que le Bureau français de Yad Vashem a appris le décès de Sara Feueurstein qui se caractérisait par sa beauté, sa sensibilité, son intelligence et son amour profond pour Israël. Tout au long de sa vie d'entraide et de générosité, elle n'aura jamais manqué une occasion de témoigner son soutien à Yad Vashem.

Laura Rusk, elle, est née en Silésie, Pologne. Elle aura été l'une des dernières rescapées des horreurs d'Auschwitz-Birkenau. Après la guerre, partageant son temps entre l'Allemagne, la Suisse, la France et les États-Unis, elle consacre sa vie à aider les familles spoliées par les nazis pour leur obtenir des indemnités du gouvernement allemand et à témoigner dans des colloques et conférences sur le thème "Plus jamais ça", pour sensibiliser les jeunes sur les dangers de l'antisémitisme.

Dès sa naissance, Laura connaît un destin hors-du-commun. De l'abondance dans son enfance, elle bascule dans la famine et les conditions extrêmes des camps de travail et de concentration. Elle s'illustre alors par une force de caractère et une volonté de survie qui l'accompagneront jusqu'à son dernier souffle. Laura était une survivante, dans tous les sens du terme.

A 90 ans, elle retrouve la terre de ses ancêtres, en Eretz Israël, où elle poursuivra sans relâche son témoignage et sa mission auprès de la jeune génération. Son départ plonge le Bureau français de Yad Vashem dans une profonde tristesse. Laura Rusk laisse en héritage un flambeau ardent à tous les membres de sa famille – son frère Moshe, ses filles bien-aimées Helena et Phyllis, ses petits-enfants Christian, Daniel, David, Gabriel et Jason, ses arrière-petits-enfants et arrière-arrière-petits-enfants -, et à tous ceux, à travers le monde dont elle a touché le cœur, leur insufflant sa force et son courage pour continuer l'œuvre de sa vie afin d'honorer tous les membres de sa famille assassinés dans la Shoah. Pour "ne jamais les oublier".

Que leur mémoire soit bénie !

LA DIRECTRICE DU MUSÉE D'ART DE YAD VASHEM HONORÉE POUR L'ENSEMBLE DE SA CARRIÈRE

Eliad Moreh-Rosenberg et son prix pour l'ensemble de sa carrière (Jürgen Männel)

La conservatrice et directrice du Musée d'art de la Shoah de Yad Vashem, Eliad Moreh-Rosenberg, a reçu un Prix pour l'ensemble de sa carrière, dans la catégorie "Responsable culturel européen 2021" lors d'une cérémonie qui a récompensé les initiatives culturelles européennes à Dresde, en Allemagne. Elle avait déjà été nominée en 2017, pour son exposition "L'Art pendant la Shoah", présentée au Musée historique allemand.

"Notre collection, la plus importante au monde sur la Shoah, révèle les destins tragiques de ces hommes, femmes et enfants qui ont produit des œuvres au risque de leur vie pour laisser une trace de leur existence, de leurs espoirs, de leurs rêves. J'espère que cette reconnaissance mettra en lumière la mémoire de ces artistes juifs et révèlera à un plus grand nombre leurs œuvres remarquables qui témoignent de leur résistance spirituelle face à la barbarie nazie", a fait savoir Eliad Moreh-Rosenberg.

Le Musée d'art de la Shoah abrite une exposition permanente, régulièrement renouvelée, qui propose quelque 120 œuvres sur les plus de 13 000 que compte la collection d'art de Yad Vashem.

YAD VASHEM
INSTITUT INTERNATIONAL POUR LA MEMOIRE DE LA SHOAH

Président du Comité Directeur : Dani Dayan
Directeur Général : Tzvika Fayirizen
Président du Conseil : Rav Israel Meir Lau
Vice-Présidents du Conseil : Dr. Ytzhak Arad z"l, Dr. Moshé Kantor, Prof. Elie Wiesel z"l
Historiens : Prof. Dan Michman, Prof. Dina Porat
Conseillers scientifiques : Prof. Yéhuda Bauer
Editrice du Magazine Yad Vashem : Iris Rosenberg
Directeur des Relations Internationales : Haim Gertner

Directrice du Bureau francophone et Editrice du Lien Francophone : Miry Gross
Editrice associée : Nathalie Blau
Participations : Corinne Melloul, David Stabholz
Photographies : Itzhik Harari, Erez Lichtfeld
Conception graphique : Studio Yad Vashem
Publication : Yohanan Lutfi
Photo de couverture : Les vitraux d'Assen exposés dans la synagogue de Yad Vashem (Collection d'objets de Yad Vashem)

Miry Gross, Directrice des Relations avec les pays francophones, la Grèce et le Benelux
POB 3477 – 91034 Jérusalem – Israël
Tel : +972.2.6443424, Fax : +972.2.6443429
Email : miry.gross@yadvashem.org.il

Comité Français pour Yad Vashem
6 avenue de la Motte Piquet - 75007 Paris – France
Tel : +33.1.47209957
Email : yadvashem.france@wanadoo.fr

Association des Amis Suisses de Yad Vashem
CIG- 21 Avenue Dumas - 1208 Genève - Switzerland | Tel : +41.22.8173688,
Fax : +41.22.8173606 | Email : jhg@noga.ch

WWW.YADVASHEM.ORG

SE SOUVENIR DU PASSÉ POUR FORGER L'AVENIR

Depuis son institution par le droit israélien en 1953, Yad Vashem répond aux missions qui lui ont été fixées. A savoir, la commémoration et l'enseignement de la Shoah. Mais sans vous, son travail ne peut s'accomplir. Ce n'est qu'avec votre soutien que Yad Vashem peut perpétuer les leçons de la Shoah, faire office de boussole morale pour l'humanité et ainsi lutter contre l'obscurantisme et les dérives raciales.

FAIRE UN DON

Aidez-nous à préserver la mémoire de la Shoah en nous apportant votre contribution. Tous les dons sont les bienvenus.
Ci-dessous, nos coordonnées bancaires :
Nom du compte : Yad Vashem
Agence : 685
Numéro du compte : 20500/86
Banque : Bank Leumi
SWIFT BIC CODE (8 or 11 unités) :
L U M I I L I T X X X
IBAN : IL550106850000002050086
Vous êtes également invités à contacter Miry Gross, directrice du Bureau francophone des Relations internationales :
miry.gross@yadvashem.org.il

FAIRE UN LEGS

Pour ceux qui ne peuvent nous aider de leur vivant, il existe également la formule des dons posthumes. Le service dons et legs de l'Etat d'Israël repose sur la convention bilatérale conclue entre les gouvernements français et israéliens, qui accorde l'exonération totale à l'Etat d'Israël en matière d'impôt sur les dons et successions. Lorsqu'un testament est attribué à Yad Vashem par le biais de l'ambassade d'Israël à Paris, l'Etat ne se rémunère pas, mais a en charge le versement des fonds, contrôle les projets mis en place et vérifie qu'ils sont conformes à la volonté du testateur. Les donateurs, souvent sollicités de leur vivant, savent ainsi que leurs legs qui reviendront à Yad Vashem après leur « 120 ans » contribueront avec efficacité à pérenniser les missions clés et primordiales de l'institution.
Vous pouvez prendre contact avec Miry Gross, directrice du Bureau francophone des Relations internationales de Yad Vashem : miry.gross@yadvashem.org.il, ou avec le service des legs de l'ambassade d'Israël à Paris :
Apotropous4@PARIS.MFA.GOV.IL

Le devoir de mémoire de Yad Vashem repose sur des travaux de recherche, la collecte, la restauration et la conservation d'objets d'époque, la gestion de fonds d'archives (documents, photographies), la maintenance de musées d'art et d'histoire, de sites de mémoire comme la Crypte du souvenir, le jardin des Justes ou la Vallée des communautés, et le travail pédagogique de son Ecole internationale pour l'enseignement de la Shoah. Tout un panel d'activités qui nécessitent des ressources humaines, techniques et financières.

Yad Vashem s'emploie à honorer le souvenir des disparus. Le regard que l'institution porte sur le passé constitue la clé pour le monde tolérant et humaniste qu'elle souhaite laisser aux générations de demain. Aidez-nous, dès aujourd'hui.

˝L'oubli, c'est l'exil, mais la mémoire est le secret de la délivrance˝ (Baal Shem Tov)